

DE L'ÊTRE – UN PETIT RÉCIT



DAVID LEVRAT

INTRODUCTION

Le texte qui suit, écrit par un mécanicien des fluides, est extrait d'une tentative de grand récit, d'un système. Le système n'est certes pas très à la mode et la mode n'est pas vraiment aux techniciens. Mais les experts sont trop pointus ; et les amateurs n'osent pas assez. Objectivement à poil sur certains pics de connaissances, je cherche plutôt à maîtriser mes incertitudes : pour envoyer un homme, que ce soit dans l'espace ou dans l'instant, il faut manipuler correctement les coefficients de sécurité des matériaux qui composent son vaisseau, qu'ils soient naturels ou conceptuels.

Quelle serait la forme optimale de ce vaisseau, entre approfondissement et élargissement de la connaissance ? Quel équilibre entre compréhension et ressenti ? Je ne crois pas à une simple dialectique des choses, et tout le propos de mon essai

s'articule justement autour du concept de quaternité : une étrange coïncidence de quatre éléments qui se répondent deux à deux, dont trois sont d'aspect existentiel et un d'aspect essentiel. C'est curieux ce 4 qui fonctionne un peu à la manière de la théorie des cordes : ça n'explique pas grand-chose mais ça colle bien partout.

Le récit complet est rapporté dans un cahier : *Intuition v3.4*. Il débute par *Être* - identité temporelle - et s'achève par *Etat*, identité spatiale. Entre les deux, *Equilibre* questionne le libre arbitre du sujet (saisi entre logique et amour, sciences et art) et *Equivalence* concerne davantage la signification des mots (philosophie, poésie) et la valeur des choses (économie, éthique).

Nous discuterons ici uniquement de l'*Être* que j'envisage entre Terre, Ciel, Corps et Esprit. Terre et Ciel se répondent l'un à l'autre comme Corps et Esprit. Les corps naissent du sang d'Ouranos déversé sur Gaïa ; ils divergent au cours d'une évolution ramifiée dont émerge éventuellement l'esprit. Le contenu de chacun des paragraphes est un petit récit en lui-même, une monade.

1 TERRE

1.1 *Éléments*

*A l'interface de la terre et de l'eau, le rocher de torrent,
Moulé par un regard, imprime sa volonté délocalisée.*

*A l'interface de l'interface, une empreinte à huit pattes,
La fermeture de deux hémisphères cérébraux.*

*Le sculpteur dirige méticuleusement son ciseau,
La sculpture délie les traces de son chemin.*

*Et tandis que la terre rumine,
L'eau libre contemple.*



Ici, toute la surface apparente, tout le chant de vision est humanisé. Toutes les couleurs, les odeurs et les respirations de notre environnement immédiat sont interprétées. Chaque atome s'est planté d'une main humaine. Tout objet porté au regard est le fruit d'une manipulation : s'il ne l'est pas, il est interprété comme tel ou détruit. Par extension, les rivières sont réservées et leurs vallons des environs protégés.

Quelques parasites fertiles luttèrent, au sein des villes et au sein des plantes. Mais ce ne fut que pour transmettre un espoir, un souvenir pour les prochains. Espérer que l'hospitalité soit possible ici aussi, que la confiance en sa beauté intérieure permette la bienveillance, permette de s'inviter chez soi.

Naviguer d'Ithaque en Attique, d'Atlantique en Atlantide. Explorer l'extrémité de son univers, goûter le sel des océans mêlé à celui de sa sueur. Aller là-bas, au bout, pour donner un sens à ses sens. Et aussi incroyable que cela puisse paraître, quelque chose arrive. Malgré tout, devant mes yeux, mon nez, ma bouche... quelque chose est là, créé-créant ma découverte. Comme si de rien n'était, tout redevient.

Coïncidence continue où rien ne s'est produit et pourtant quelque chose s'est passé. Ce quelque chose, impensable pour le moment, est exactement tel qu'il est, dans ses moindres détails. Il s'est réalisé dès mon premier regard, comme une sublimation inverse d'onde en photon. Mais le cristal ne tient ni dans mes poches ni dans mes voiles ; il est trop grand pour moi.

1.2 *Tracé*

Compostelle sans carte ni guide, ni sans rien connaître des chemins ; Compostelle en découvrant le jour du départ la signalétique des Grandes Randonnées. Il s'agit de traits rouges et de traits blancs, toujours assemblés. De loin, ils ressemblent à un

sens interdit, tordu. On apprend vite à le repérer ; et à le prendre. Peu à peu, sa présence devient rassurante, presque maternelle ; son absence va jusqu'à être cruelle, parfois. Par esprit de contradiction, ou bien peut-être de non-contradiction, je me suis un temps efforcé de suivre ces symboles à l'envers, dans leur sens non-interdit. Il se trouve que cet autre chemin est équipé de la même signalétique, du même rouge et du même blanc. L'autre sens est tout aussi défendu et tordu, symétriquement. Finalement, je découvre que c'est une autre grande randonnée. Et plus tard, qu'il s'agissait de la même : le GR 652. Subtil et masochiste mais cohérent ? j'ai tranché : j'ai choisi de poursuivre, mais à reculons. En cheminant de la sorte, je m'éloigne en permanence des sens qui semblent ne pas en avoir. Ainsi, j'ai la possibilité de croire à une direction éventuelle. Il suffit pour cela d'en simplement supposer la non impossibilité ; d'oublier l'absurdité de ma propre condition, celle d'un pèlerin à la recherche d'un sens. Je le suivrai alors nécessairement, puisque me dirigeant à l'inverse de ce qui n'en dispose pas.

Surgit un jour un autre. Avec bienveillance, il me fait remarquer que la marche à reculons donne un air plutôt con. Je conviens avec lui que l'argument de cohérence personnelle ne tient pas la route. Le pèlerinage se poursuit donc dans le sens du groupe... Pourtant, induit par mes demi-tours successifs, un doute s'est immiscé : que sont ces petits sillons de traverse rapidement aperçus, bardés de toiles d'araignées, si loin d'être signés par plus de quatre cent mille pieds cette année ? Un peu gêné, déjà conscient du masochisme de groupe pourchassant l'insensé vers une destination absurde, je ne juge pas pertinent de demander conseil : certains ont été supprimés pour moins que ça. Accompagné, est-il seulement possible de se désoler ? Il faut avancer ensemble sur les questions qui nous concernent. Et justement se présente à nous une intersection. Pour ma part, c'est la panique ; et le souvenir du GR 36 à Montcabrier. Toutes les directions sont possibles, l'interdit est complet. Pas de cohérence possible là-bas, pas de cohérence possible ici ; il n'y a plus rien à dire, seul reste l'espoir que la discussion sera belle malgré tout. Pour le groupe, c'est l'excitation. La joie presque. En tout cas la liberté de se tromper et

celle d'être trompé par le petit malin qui a couché dans l'herbe le panneau distinguant les chemins.

Je ne raconte ici ni le détail de l'histoire, ni celui de ses personnages. Pourtant, il est déjà reconstruit en partie par la lecture, mieux que l'écriture ne saurait le faire. Je n'aplatirai donc pas davantage les arbres croisés en feuilles typographiées. Cela écrit, il y a tout de même deux membres du groupe que j'affectionne particulièrement : il y a le jeune qui parle peu, au bourdon court. Et puis il y a le vieux, avec sa carte défraîchie par les montagnes gravies et les rivières traversées. Ils aiment le groupe, le doux rythme commun de leur battement de cœur. Jusqu'à ses égarements. Jusqu'au trekkeur qui, certain de son GPS, manque immanquablement la douceur de l'erreur. Une carte permet avant tout de bien se tromper de chemin. Et l'usure du bourdon est la signature de ces errements réussis. Cheminer vers ici plutôt que vers là n'a d'autre sens que celui de célébrer la marche en cours. Tracer directement vers la destination cartographique précipite simplement l'érosion du bourdon. La carte et le bourdon n'ont de sens que dans le tracé du temple.

Je m'accorde avec les deux sages sur la destination continue et sur la signification de la rencontre. Nous redéfinissons ensemble la courbe vibronnant de l'étrange parcours de chacun : la plus courte d'entre celles qui maximisent les intersections. Nous arrivons à Compostelle. La célébration de la marche peut continuer, après les sourires échangés. Il est temps de quitter, le cœur lourd ; il est temps de partir, le cœur léger.

Me voici, depuis la montagne, à dominer la cathédrale ! Je me sens tel un puissant parasite, prêt à m'envoler comme un papillon. Pour moi, repartir en chemin sans rien d'autre que mon corps. Trop de mon corps dans les villes, trop de mon corps dans les groupes. Les couches externes partagées de chacun, utilitaires, qui anesthésient jusqu'à l'air du dehors. Partir avec le soleil pour montre et pour boussole. Partir avec soi réduit à une vague idée d'où l'on souhaite aller. Je suis ma

propre manière d'errer au milieu des routes tracées, de la mémoire des routes tracées. Libre souffrance des muscles, et merveilleux doute d'un accueil. Et puis, au détour d'un chemin, se sentir pousser par l'aile d'un ange ; se sentir pousser l'aile d'un ange. Fisterra apparaît.

1.3 *Carte*

La cartographie représente, projette, extrait, digère, interprète, analyse, regroupe, déplie, replie, impacte, s'enroule sensuellement autour de, divague doucement, chemine un peu hors d'elle et enfin s'y retrouve. Elle administre différentes échelles, différentes vues particulières ou bien d'ensemble, de différents aspects d'un phénomène. La cartographie, c'est un chemin qui n'en est pas un. Un chemin cristallisé. Une larve de voyageur. La cartographie, c'est un regard ; le regard porté d'un monde sur un autre. Un ensemble de regards déroutés qui découpent des mondes déroulés. Et finalement un miroir du monde, des mondes extérieurs et de ses monades intérieures. Comme toujours.

Boussole, échelle, altitude et projection sont les quatre éléments cartographiques. La boussole oriente, elle indique ce qui est conservé entre la carte et le monde. L'échelle désoriente, elle indique ce qui n'est pas conservé : c'est la règle constitutive de la carte, le rapport de la norme intérieure à la norme extérieure. L'altitude est l'information reportée. C'est un point ou un trait, une couleur ; en dernier recours c'est un mot. C'est le volume de la carte et son existence propre en quelque sorte. Enfin, la projection est la traduction même d'un monde à un autre, de la boule au carré. C'est a posteriori la plus intrinsèque des qualités : la projection constitue finalement l'essence de la représentation tandis que l'échelle, la boussole et l'altitude n'en sont que l'existence. La projection, c'est une symétrie légèrement brisée, qui digère l'information du dehors au-dedans sans la dissoudre tout à fait.

Les Chinois ont attendu la Renaissance pour s'y intéresser. Marcher le long d'un continent bien ramassé ou naviguer en mer étroite ne requiert pas de rectifier la rotondité de la Terre. C'est une longue prospection de curiosité qui fera émerger les innombrables techniques de perspective. C'est logiquement celle des couvreurs d'océan qui s'est imposée : celle de Mercator. Elle conserve les latitudes... qui tombent sous le sens de rotation de la terre. Elle déforme peu les formes mais beaucoup les surfaces. C'est l'aéronavale occidentale qui a imposé ces cartes rigides, celles qu'on emmène avec soi.

Les peuples marins du Pacifique sud ont développé un tout autre type de carte : ils ont inventé la carte qu'on laisse à terre. Il s'agit de cartes mentales ; elles répercutent certaines informations qui se révèlent entre elles : étoiles, vents, vagues, houle et îles. Il existe un code de lecture à développer soi-même, appuyé sur le legs des générations passées. Elles prennent la forme de baguettes plus ou moins pliées, de plus ou moins grande taille selon l'usage. Leurs noms sont assez doux : mattang, meddo et rebbelib. En mer, il n'y a que la copie vécue, digérée qui est embarquée. Cela évite tous les problèmes de traduction entre une réalité trop grande et une carte trop nette. La carte de type occidental, objective et sans flou, est confrontée directement à la réalité et s'avère vraie ou fausse... quand sa vérité ne prime pas sur celle de la réalité. La carte de type oriental laisse le voyage l'éclairer. C'est une forme d'hospitalité, d'accueil du monde, de bienveillance du flou ; le flou est mis en nous et nous responsabilise : c'est une carte intérieure.

La tension cartographique est celle de l'administration des connaissances récoltées, tiraillée par la représentation ressentie de la réalité. Le cartographe s'efforce tant qu'il peut de refléter fidèlement la réalité. Mais qu'est-ce que la fidélité ? La fidélité, c'est être là pour écouter, sans chercher à se prononcer, sans juger... tant qu'il est possible de ne pas mentir sans rien dire. En grande partie, le travail scientifique est celui de la parcimonie : un plan achevé n'est pas celui sur lequel on ne peut plus rien ajouter. Un plan est achevé lorsqu'on ne peut plus rien lui retirer. Tous les blancs de la carte sont autant de place pour un voyageur qui souhaiterait

se l'approprier. L'économie de moyen est un critère scientifique autant qu'esthétique. Mais ce n'est pas suffisant. Traduire fidèlement une parole profonde de même qu'une vallée trop encaissée, c'est l'élargir relativement au reste autant que nécessaire. C'est donc mentir et tricher ; c'est être hors-la-loi et ne plus respecter l'identité homothétique des choses. C'est retenir l'à-propos plutôt que la justice. Au nom du voyageur, une carte plus fidèle que la réalité ratatinée est possible.

La densité d'information, c'est-à-dire la quantité d'information répartie sur un espace, est le moteur du déséquilibre car en tension directe avec le choix de l'échelle et la taille du papier : c'est tout l'art du cartographe qui consiste à projeter bon gré mal gré une réalité trop grande sur une vérité trop petite. Il faut s'exprimer, afficher son veto : la corruption des informations n'est pas seulement permise, elle est souhaitable. La remise en question des règles fait partie intégrante du système ; cette remise en question, cette frontière entre la check-list du touriste et l'improvisation du vagabond, c'est le choix intime de notre objectivité, de nos contraintes. C'est notre identité.

Le Cartographe a dessiné le monde à l'échelle un pour un ; le papier est alors superflu, mais le principe parcimonique reste valable. Il s'y révèle dans l'émergence.

Les cartographes s'impriment ou s'expriment dans les reflets intérieurs, extérieurs, microscopiques ou télescopiques, de l'écriture à la peinture, jusqu'aux flux commerciaux et à la migration des oiseaux.

1.4 *Voyage*

Je rêve. Je rêve encore de ces petits chemins de traverses bordés de toile d'araignée ; tous ces petits chemins non parcourus. Ils me donnent l'impression d'être moi-même. Où mènent-ils ? C'est un peu loin, comme voilé dans mes souvenirs... Je revois mon grand-père, courbant l'échine au sein de territoires sans carte. Transpirant le long des coordonnées de sa toile, il y cherchait la terre, l'eau et le feu. Un bâtisseur de montagne. La prédation de nouveaux sites fertiles est une longue tradition familiale. Elle commence là où se situe mon rêve, au son des grondements de tambours africains. L'apprentissage de la saveur des rivières et de l'odeur des forêts. Mais ces chemins déjà mangés ne suffisent plus : il faut de nouvelles calories, il faut de nouveaux chemins ; et signer par les pieds pour exister. Celui qui ne signe pas est celui qui n'a pas survécu ; qui n'a bientôt plus jamais existé.

Et puis je vois mon père, plus proche. Je suis quelque part en Europe. J'entends d'autres tambours, ceux des guerres, accompagnés des trompettes de charge. Elles remodelent l'histoire et la géographie du monde. Elles explorent les géographies possibles. Les cartes qui en rendent compte deviennent des formes mouvantes et colorées, organiques. Les déséquilibres de formes forment les mêmes tourbillons que ceux des piles de ponts. La guerre des groupes a commencé. Les grands comptoirs s'informent, financent des campagnes de destruction relative, de cartographie passive. Une armée de trekkeurs construit des autoroutes plus larges, plus longues, plus absurdes. Les montagnes sont interdites et les rivières mises sous terre : ainsi le monde est plat, la carte est plus fidèle et on se rend plus vite au point de coordonnées souhaitées. Alors rendu, l'amour des montagnes chanté par les vents murmure entre deux éoliennes en cours de maintenance. Une grande glaciation s'abat sur les cœurs et dans les choix : si choisir a permis cela, alors le choix doit être condamné.

Cinq siècles d'abstention ; il est temps d'hiberner.

La grotte se couvre de mousse. Une moiteur tiède imprime notre respiration. Les galets suintent un air nouveau. Le corps s'est débarrassé de son obésité, de cette indigestion de choix mangés. Plutôt que de la vomir, il a utilisé la graisse comme un feu intérieur contre le froid extérieur. La chaleur que nous avons ingérée est retournée au dehors, doucement. Le foie s'est purifié lui-même et a repris sa place. Il ne remplit plus notre corps, il laisse apparaître de nouveau notre cou et nos membres, nos doigts et notre sexe. Le foie a rendu sa place aux yeux, aux oreilles, au nez et à la bouche. Il a laissé sa place au cœur. Il a laissé trop de place au cœur. Et sa douleur nous bat chaque seconde une solitude à peine plus forte que notre faim. Mes propres muscles se ruminent. Je me mange. Et plus je me réveille et plus je me mange. Je cherche à sortir de la grotte. Je tombe. Je ne vois plus, je n'entends plus. Je touche. Je ressens le monde de mes mains, et m'en construit un univers de glaise mentale. Je rampe, m'étends et me contracte le plus possible, gisant à la recherche de nourriture, à la recherche de ce que je n'ai pas encore touché. Je sens sa présence. J'ausculte chaque recoin, reconnais ceux sur lesquels j'ai déjà rampé. Je sens. Je sens mon odeur et je sens son odeur. Je sens ma mort proche et pourtant ma naissance. Je sens un nouveau premier voyage.

Ainsi je glisse. Je retourne en Afrique. Je longe le bord du lac ; c'est là qu'on y croise ses esprits. Deux jonques s'éloignent doucement, au loin, avec leur petite étoile en haut du mat. L'une part à la recherche du dernier rond de l'univers ; l'autre vers le dernier triangle de terre. Je me laisse couler seul le long du Nil. A la quatrième chute je chute. Sous mon tronc africain je croise Bujagali, l'esprit porté de la rivière. De ses rides il me ferme les yeux ; il me ferme les oreilles, le nez et la bouche. Il me laisse la peau pour nager. Je ressens peu à peu toutes ces petites gouttes. Bientôt je peux les voir, les entendre et les goûter. Comme la pluie voile le monde des yeux et dévoile celui des oreilles ; comme elle embrasse de petits plis l'ensemble des contours matériels et révèle sa texture de petits plocs ; la nage révèle les mouvements à l'interface de mon corps et de l'eau ; le voyage de l'eau le long de

mon pourtour et ma nage autour d'elle. Le courant porte le voyage et celui des autres poissons ; ensemble, nous infléchissons sa course localement et jouons à nous refléter sur la surface de l'eau, sous la surface de l'eau. Les berges de la rivière affichent de petites crasses organiques puis quelques plantes rabougries. De petits arbres fruitiers en grandes plaines fertiles, la migration se nourrit de mes congénères. Nous la portons ensemble jusqu'au dernier lac. Jusqu'au lac salé.

Me voici désormais, sédentaire. Je regarde le monde refroidi. Je ne vois plus les choses, je les pétrifie. Je m'approprie l'espace, cette terre promise par les dieux et offerte par les hommes. Par des hommes riches qui m'ont généreusement offert la terre de l'hospitalité, celle qu'ils n'habitent pas. J'offre le Graal à mes généreux donateurs, rempli du sang de leur Messie. A mes hôtes, je n'apporte et ne soumet que ma seule présence. Tout ne pouvait tourner qu'au drame. Et se poursuivre.

La Terre Promise est le sein de mon Elue. Pèlerin, reprends ton chemin. Aspire à ton Destin. Que les maisons puissent être aussi nombreuses et éparpillées que les étoiles dans le Ciel si tu peux les conter. Que les Chrétiens t'offrent autant d'ambassades sur ton chemin qu'ils comptent d'Etats et que ces ambassades soient des cités. Que les Musulmans t'accordent leur nouvelle confiance et que la Terre soit Offerte. Qu'elle y abrite sur les frontières de 1967 autant d'ambassades que les Chrétiens comptent de nationalités, et que ces ambassades soient des quartiers. Des temples-cités en terre conquise ; des églises de terre promise ; du cœur des pèlerins en terre offerte ; une Terre promise, conquise, offerte et aimée.

2 CIEL

2.1 *Astrophysique*

L'astrophysique théorique, c'est la psychanalyse hypnotique du monde pratiquée par un borgne sur un aveugle. Il s'agit de rappeler ses souvenirs à la surface du présent. Il faut dérouler subtilement le fil des événements pour que les hystéries présentes se renouent à celles de leur passé. Dans un premier temps, il faut mesurer cette hystérie, cette débauche de masse et d'énergie. La base de la mesure, c'est la triangulation. Appliquée directement, elle permet d'obtenir une bonne idée du diamètre de la Terre. Puis, indirectement, en se plaçant à ses extrémités un jour d'équinoxe, l'éloignement du soleil se déduit de la mesure des deux angles qui pointent vers le soleil. La méthode ne s'applique pas directement à d'autres étoiles, car la précision de la mesure des angles n'est plus suffisante pour les distinguer. Mais assez subtilement, il est toujours possible d'itérer le procédé : en 6 mois, la Terre me transporte à cent mille kilomètres par heure d'un côté à l'autre du soleil. Une mesure angulaire comparative situe ainsi une étoile pas trop éloignée sur un triangle dont je connais la base et deux angles. Enfin, coup de bol, je m'aperçois que certaines étoiles, identifiées par le cocktail de leurs longueurs d'onde, ont une intensité lumineuse constante. Il suffit alors de mesurer la luminosité apparente pour déduire leur distance ainsi que celles de leurs voisines. Il est alors possible de cartographier notre univers étoilé, et quelques lois statistiques nous donneront la répartition de matière et d'énergie.

Réciproquement, la mesure de la luminosité apparente, jumelée à celle de la distance, permet d'obtenir une certaine idée de la nature d'une étoile visée. Un peu de stochastique sur les spectres lumineux stellaires semble montrer qu'elles s'éloignent toutes de nous... en fait que ce spectre est décalé systématiquement vers les infrarouges comme les voitures feraient des sons graves en s'éloignant. Inversement, si tout fout le camp aujourd'hui, tout le monde était plus proche, avant... et en y regardant de plus près, tout convergerait à peu près en un point.

Cette constatation fut d'abord tournée en dérision, en gros boum, avant d'être plus sérieusement reconnue sous le nom de big bang. Nous sommes une des quelques planètes autour d'un soleil situé plutôt en bordure d'une galaxie qu'on appelle voie lactée, elle-même située en quelque sorte dans un amas périphérique de l'univers.

Admettons. Tout est parti d'une explosion. Mais si la masse et l'énergie de l'obus déterminent effectivement sa course, si nos lois sont correctes, alors notre œil ne verrait qu'environ 4 % de la réalité : la toile d'araignée que nous avons tissée vibre trop sur ses appuis. Plus précisément, il manque en masse l'équivalent de quatre fois la totalité de la masse-énergie que nous avons cartographiée. Nous l'appelons matière noire. Il manque également en énergie quatre fois l'équivalent de la masse-énergie cartographiée ajoutée à celle qui ne l'est pas encore. Nous l'appelons énergie sombre. En effet, d'une part les galaxies tournent trop vite : leur masse visible ne suffirait pas à se retenir devant leur force centrifuge. La petite pomme de Newton s'envolerait. Et pourtant elle tombe ! Il faut de la matière noire pour l'attirer. Et il en faut un paquet. D'autre part, nous regardons l'univers. La gravité de sa masse totale compenserait largement ses forces d'inertie. La grande pomme de Newton imploserait. Et pourtant elle explose ! Il faut de l'énergie sombre pour la dynamiter. Et il en faut un paquet.

Solution d'un prochain retour à l'éther ? Un éther obscur comme le potentiel de la masse du circuit : pas nécessairement nul, simplement homogène, terriblement homogène, terriblement impossible à distinguer... Peut-être est-ce là qu'il faut chercher : l'énergie et la matière pourrait n'être que des vagues, qui parfois déferlent, à la surface d'un océan de lait noir. Peut-être y a-t-il une guitare derrière les cordes. Toute cette nuit qui envelopperait les choses rappelle un peu les interactions à distance de Newton, ce lien magique et éthéré entre les objets. Einstein a mis de l'ordre et remplacé le contact direct, géométrique... mais d'autres liens magiques apparaissent, des particules jumelles qui sans se toucher coïncident, comme main droite et main gauche de Dieu... Pour ma part, je crois au bondage. L'univers est subtilement ligoté ; il règle de quelques liens choisis par son esprit la

soumission de son corps. L'esthétique corporelle vibre d'interprétations spirituelles. L'univers est ligoté, l'entropie le lie, la gravité le colle. Une petite mort est possible, de la signature originelle à 2,7 K vers notre voie lactée. Signature d'une jouissance sur un palimpseste divin.

2.2 *Astronomie*

L'astronomie d'observation, c'est le temps perdu à contempler les étoiles, sans le perdre à les comprendre. Chaque étoile est une lumière, une boussole et une aiguille du temps. C'est le premier repère du voyageur ; c'est le dernier repère du bourgeois. C'est en marchant de l'aurore au crépuscule qu'on apprend à se guider comme certains rois papillons : la Terre leur tourne autour, elle fait leur demi-tour d'un bout à l'autre de la journée. Désormais, ce n'est plus le soleil qui se couche, c'est nous qui allons à sa rencontre. Mais avant, il faut regarder au loin, loin dans notre passé. Les petits trous de lumière derrière le grand voile noir sont nos repères les plus fixes. Qu'ils soient bons ou mauvais, ces souvenirs mythiques sont nos amers ; ils nous racontent des histoires qui nous racontent. Le sein accueillant de la voie lactée ; le petit ourson et sa grande ourse, tenus à l'œil et séparés par un dragon ; Hercule et ses travaux, le long du zodiaque, qui remplaça un jour Atlas. Tout cela est vrai. Les anneaux de Saturne aussi, ils sont vraiment là, tels qu'on me l'a dit. Je les ai vus. Mais tellement plus proches que ce qu'on m'a dit. Tellement proches que ce ne sont plus les mêmes anneaux, c'est une ambassade céleste... incroyablement silencieuse, aussi silencieuse qu'un requin aperçu tardivement sous l'eau. Et pourtant bruyante comme une lune qui craque sourdement dans son gigantesque engrenage.

Sommes-nous seuls ? Je pense qu'il vaudrait mieux éviter de rencontrer nos éventuels amis extraterrestres. Observons à domicile le traitement que nous faisons subir à nos espèces les plus cousines : au nom d'un pourcent d'ADN distinct, nous nous arrogeons le droit de sale vie et de piètre mort sur l'ensemble du règne animal. Nous-mêmes, nous serons incapables d'aborder prochainement une planète

extra-solaire. Donc, si abordage il y a, ce sera plutôt celui d'E.T. que celui d'homo sapiens sapiens. Au nom de sa légère supériorité d'initiative (et s'il nous ressemble un peu, de sorte que nous puissions communiquer) il y a fort à parier qu'il nous trouve goûté ou de bonne compagnie ; en tout cas qu'il souhaite un retour sur l'investissement de son voyage. Il n'est pas impensable que nos arrangements neuronaux puissent les intéresser et qu'ils mettent en place des ateliers de filature de cette précieuse soie. Sans grand plaisir ni grande peine, E.T. ébouillanterait à vif nos plus mignons rejets afin de garantir la meilleure qualité du produit. Trouer au préalable le joli petit cocon crânien pour éviter une souffrance inhumaine gâcherait sans doute la qualité du produit ; ce serait une sensiblerie bien mal placée. Peut-être les apercevrons-nous à force d'observer ces pouponnières d'étoiles et ces piliers de création. A force d'assister aux premiers souvenirs de notre enfance, d'assister à la naissance de nos sœurs terrestres, identiques à 99 %... peut-être nous reverrons-nous.

A trop regarder le trou noir nous devenons trou noir. Une explication de plus en plus attirante au fur et à mesure de son approche. Un chant de sirène divin, un monde subjectif infranchissable qui observe de son horizon et de son ciel le reste de l'univers. Et que le reste de l'univers décrit objectivement son intérieur par sa surface offerte. Il y a beaucoup d'étoiles qui nous poussent de leur vent solaire pour nous faire naviguer entre ces écueils noirs. Mais il y a aussi de nombreux récifs ; certains présentent des terres vierges à explorer ; d'autres sont déjà bien peuplés. Il faut naviguer entre les peintures, et les mathématiques, entre l'amour de sa mère et celui de son fils, remercier la philosophie comme la poésie sans pourtant s'y noyer, et naviguer jusqu'au trou noir géant du centre de notre galaxie, jusqu'au litanesque trou noir du centre de l'univers : peut-on aller ailleurs que vers soi-même ?

Cosmologie

Les étoiles sont les premières cellules de vie : alimentées par un substrat monoatomique, l'hydrogène, elles se brûlent, elles le brûlent pour briller tout au long de leur vie. L'hydrogène est broyé puis recomposé. Le proton qui le compose est signé par le soleil : il est irrémédiablement allégé en s'associant à d'autres et cette perte de masse alimente le feu, la chaleur interne qui dissout toujours plus ces mêmes particules pour les rendre digestes. Chaque seconde, notre étoile maigrit ainsi d'environ quatre millions de tonnes. Mais sa personne s'affirme en colonisant son propre monde du premier type de bactérie : les atomes d'hélium, qui se multiplient sans cesse, aujourd'hui à raison de centaines de millions de tonnes par seconde. Plus tard, d'autres bactéries se nourriront de l'hélium et coloniseront à leur tour notre étoile : le carbone et l'oxygène entre autres, éventuellement jusqu'au fer. Selon les mêmes processus. Ces étoiles comme notre étoile achèvent leur digestion ; elles peuvent constructivement produire la colonisation des 26 premiers éléments, comme dommage collatéral de leur recherche d'équilibre entre effondrement intérieur gravitaire et effondrement extérieur calorique.

D'autres étoiles sont possibles. Anorexiques ou boulimiques. Les anorexiques sont d'ailleurs les plus nombreuses et les plus résistantes ; comme si elles privilégiaient la longévité à la puissance, la sagesse à la curiosité. Les rythmes sont lents et seul l'hélium est produit... il ne portera rien et ne s'éparpillera pas à la rencontre des autres. C'est la première forme de mort paisible : la mort désolée, mais éclairante. Ces étoiles forment peut-être l'inconscience de notre cosmos. A l'inverse, les étoiles boulimiques privilégient puissance plutôt que longévité. En poursuivant le processus d'accumulation de masse, elles brûlent leurs immenses réserves bien plus rapidement que les autres ; produisent des colonies de toutes sortes en quantités, jusqu'à produire des éléments impossibles, au-delà du fer, dans leur fission thermonucléaire. Ces étoiles n'atteignent pas la paix ; elles porteront les fruits de leur déséquilibre au-dehors et au-dedans. Elles produiront des supernovæ

et des trous noirs. Elles porteront la vie en leur apoptose. Une fois ces colonies engendrées, elles se disperseront dans les nébuleuses de l'univers avec la mort de leur étoile. Une autre vie les attend. La nôtre, sur les épaules de ces géantes.

Notre Terre est une agglomération de colonies atomiques, principalement de fer et d'oxygène. Il y a aussi quelques restes d'hydrogène, de poussières de carbone et quelques petits grains de ces étoiles damnées. Une soupe pré-biotique, chauffée par une étoile éteinte sous nos pieds. Chaos organique qui plie et déplie, essaie toutes les combinaisons sans vraiment trop y croire. Mais les souvenirs s'agitent ; bientôt ils colonisent. En mariant les acides aux bases de ce nouveau monde moléculaire, ils colonisent d'acidité, de duplication et de réplication. Notre petit soleil regarde activement le tout. Des associations de colonies mangent le soleil et fertilisent dans un ordre éclairé les acides vers les bases. La photosynthèse nourrit tout le règne végétal, le photon végétalisé anime tout le règne animal. L'homme s'alimente d'énergie solaire, transformée successivement de matière chimique en matière organique. Je mange le soleil. Je le mange par la peau, puis par la bouche. Je mange les étoiles à la sauce du soleil, assis à la table de leur poussière. Jusqu'à le brûler à nouveau pour me chauffer, pour rouler, pour voler. Le soleil n'est pas qu'une source de possibles, c'est aussi notre meilleur guide.

Astrologie

Le soleil façonne la vie végétale. L'influence sur le monde végétal de la rotation de la terre sur elle-même et autour du soleil est manifeste. Il est possible de l'objectiver par de nombreux paramètres physico-biologiques (température, luminosité...) auxquels les plantes sont sensibles via des récepteurs variés (jusqu'aux horloges circadiennes). En sus du rythme journalier et saisonnier, je ne vois pas de difficulté particulière à soumettre ce règne au rythme lunaire ; les nuits sont plus ou moins noires, les marées et les courants plus ou moins forts.

La nature peut tirer avantage de toute information susceptible de permettre une meilleure floraison. Les branches coupées cicatrisent mal après la dernière pleine lune d'hiver ; le signe zodiacal d'un végétal (assez largement compris entre celui du bélier et celui de la vierge), est corrélé à une certaine forme de caractère, même s'il est certes plus sensible aux conditions locales. L'agronomie astrale, le biodynamisme, c'est porter attention à l'espace intersidéral. Par exemple, pour un champ de culture, cela commence par l'étude de l'espace entre les champs, avant de faire redessiner la lune par des radis dans leur boîte de Petry... et de continuer le voyage.

Les animaux sont sans doute plus flexibles dans leur reproduction et, à ma connaissance, on considère davantage le signe d'une unique espèce, celle de l'homme, plutôt que celui du règne entier. A minima, il faudrait s'intéresser à l'ensemble des carnivores. Pour chacun de ces animaux, l'évolution sélectionne les moyens de se reproduire sur la période la plus large possible, et, bien que les signes zodiacaux du printemps soient corrélés avec une abondance relative de nourriture, les autres signes peuvent tirer profit du moindre nombre de prédateurs. Il serait vraiment curieux que la nature n'influe pas sur le développement des rejetons en fonction de la date de mise bas. Puisqu'il y aurait un avantage indéniable à diriger leur appétit (manger beaucoup et vite pour prendre des réserves, ou au contraire attendre la fin de l'hibernation, être plus ou moins curieux...), cet avantage a toutes les chances d'exister. Mais il n'y a aucune raison pour que la nature s'arrête là. Une forme d'ascendance, l'heure de la mise bas, peut clairement être prise en compte. Il y a beaucoup à parier que naître en pleine nuit d'hiver, lorsqu'il n'y a vraiment aucune lune, c'est moins pratique que durant les belles et tièdes journées de printemps. La mère doit également transmettre des choses particulières lors de sa propre angoisse de la nuit. Pendant quelques centaines de millions d'années, il faisait vraiment noir certaines nuits... et nos gènes se sont largement réglés dans l'eau de mer, à la merci de la lune et du soleil. D'ailleurs, dès les premières heures de la naissance, dès la naissance en fait, certains gènes sont activés à jamais ou bien désactivés pour toujours. Par exemple, la température à l'éclosion détermine, à

ADN constant, le sexe de la tortue. Finalement, il serait presque fou de croire que l'évolution ne puisse pas se servir du régime alimentaire saisonnier et journalier de la mère pour indiquer à l'enfant les caractères génétiques à exprimer...

Il y a des cycles bien plus longs. Il y a des cycles d'abondance d'étoiles filantes, d'autres de traversées des bras spiraux de notre voie lactée ; ils favorisent sans doute plus ou moins la présence dans le sol d'éléments rares ou les extinctions de masse. Il y a aussi l'éclat de Vénus ou bien l'orientation des anneaux de Saturne qui se distinguent très bien sur des cycles moyens ; ces phénomènes provoquent une émotion, un certain émerveillement, chez ceux qui habitent dehors et sans lumière artificielle à longueur de vie génétique. Globalement, cela a toujours été le cas. Toute émotion est un outil pour l'évolution, même à faible corrélation statistique. Il suffit d'un peu de temps. Bref, les douze signes du zodiaque et leurs ascendances, les douze signes chinois et leur aspect sexagésimal... ont eux aussi été soumis au hasard et à la nécessité. Puisqu'ils sont par ailleurs effectivement corrélés à des temporalités utiles à la Nature, ils sont certainement utilisés, donc vrais, d'une manière ou d'une autre. Et tout cela n'est qu'un petit bout de la partie objective. En effet, nous les avons bien mangées, toutes ces étoiles. Comment envisager, en dehors de notre compréhension logique, que nous soyons subjectivement indépendants des planètes et des étoiles qui nous entourent ? Qu'est-ce que notre chair, sinon une de leurs interprétations ?

3 CORPS

3.1 *Nutriment*

La com-préhension du monde est une incorporation en 4 temps :

- Prophase : devant ou avant, à la place de, favorable à, pour.

C'est l'ingestion, le dépli mécanique du minéral stellaire à l'organique terrestre, de la pierre à l'argile, de la bouchée à l'amas organique.

- Métaphase : après, à côté de, au-delà de, réflexion.

C'est la digestion, le dépli bactérien de l'organique. C'est l'alimentation de nos bactéries qui rendent digeste cet organique en déféquant nos nutriments.

- Anaphase : à nouveau, en haut de, sur, à travers.

C'est l'assimilation, le repli chimique de la bactérie à l'eucaryote. C'est le tri entre quelque chose et autre chose, c'est l'interface absurde, à la fois perméable et autonome.

- Télaphase : la fin, loin, le but, l'achèvement.

C'est l'incarnation, le repli intérieur du noyau et le dépli extérieur du corps. C'est l'organisation et l'interprétation d'un quelque chose qui devient soi, et d'une autre chose qui sort en exégèse. C'est un eucaryote primaire qui devient végétal ou animal.

Cette incorporation peut être revue en termes de nutrition. Il y a les trois dimensions existentielles, caloriques : les sucres rapides et courts, les longs sucres lents et la graisse épaisse. Ensemble, ils constituent la chair telle qu'elle est le plus manifeste. Trois atomes pour trois formes d'énergie : hydrogène, carbone et oxygène. La quatrième dimension est celle de l'azote. A partir de C, H, O et de N, l'alphabet est à peu près suffisant pour former les groupements amines et une organisation complexe, difficile à produire, caractéristique de la vie. Les trois formes d'énergie sont presque interchangeable ; le corps est capable de lui-même d'ajuster la composition sanguine en ces trois éléments. En revanche, les vitamines et les acides aminés sont assez distincts de simple forme d'énergie. Elles contiennent une information très subtilement organisée. Elles ne se déduisent pas les unes des autres. Loin de la commutativité, c'est la criticité qui est règle : l'acide aminé le moins présent va orchestrer l'assimilation des autres acides aminés, jusqu'à gouverner la suppression de leur azote pour les rabaisser aux dimensions inférieures. Un peu de la même manière, le nutriment est une réduction de l'aliment.

3.2 *Aliment*

Observer une mâchoire en train de remplir sa fonction, et l'observer de très près. En se plaçant à cinq centimètres environ de l'une d'entre elles qui s'ouvre et qui se ferme, en y insérant de temps à autre un morceau de pizza, on peut observer le rouge tomate écrasé qui se disperse dans le blanc des dents qui s'en souillent. On développe cette impression étrange que notre œil est presque à l'intérieur de la mâchoire, qu'il pourrait s'y trouver, on a presque l'impression d'être dans l'autre, un autre qui serait une mâchoire, un aspirateur broyeur du monde avec tous les bruits d'écrasement, de bris, de dissolution et d'engloutissement. Car à cinq centimètres, on n'a pas simplement les yeux vraiment proches de cette mâchoire, on a également un paquet de nerfs olfactifs, auditifs et une grande sensibilité tactile aux mouvements d'air ambiant, à son humidité et à sa température...

L'autre s'affirme dans la fermeture de sa mâchoire, confirmée par sa réouverture non moins affirmée, dents jaillissant toutes devant. Il n'est pas anodin de manger ; il n'est pas anodin d'y prendre du plaisir. Il faut y porter attention comme un prélude à la vie et à la mort. C'est mon corps qui me guide dans l'apprentissage de ce plaisir, dans l'écoute de mes déséquilibres constitutifs. Il s'agit d'oublier ses a priori dans un premier temps, goûter les briques et sucer les radiateurs, manger de l'homme si nécessaire... ou à défaut le téter. En tout cas boire son propre sang, ce goût de sel tiède et épais, de métal fondu. Prendre le monde à soi et le réduire à soi, à une vague idée de tout ce que l'on souhaite manger et devenir.

Je mange donc je suis. Assimiler et répéter le processus d'assimilation, l'appliquer à lui-même, toujours plus. Manger plus pour être plus. L'homme a cette liberté de manger toujours plus, d'imposer à son environnement sa présence en le faisant soi, en l'orchestrant selon ses règles intérieures. Il est apparemment libre de ne pas tenir compte de cet extérieur qui se présente à lui, de l'autre côté des couches superficielles de son corps. Alors, au nom de quoi limiter cette liberté de volonté ? Au nom de sa puissance. Plutôt qu'un sumo qui réverbère ses particules divines en

se brûlant lui-même, dont la seule capacité de déplacement est l'explosion, et l'unique attaque celle de l'implosion, le guerrier garde ses distances et ne mange pas à satiété ; il évite ainsi l'éclatement du foie au combat.

De la boulimie à l'anorexie, forme d'auto-cannibalisme. La boulimie, c'est de la compréhension sans attention. L'anorexie c'est pareil et l'inverse, c'est un manque d'écoute. Un déséquilibre rejeté au-dehors dans le vomi ou dans la graisse, jamais digéré. Je ne parle pas ici du déséquilibre des plus démunis, ceux qui doivent vendre leur corps pour filtrer les quelques grains de nourriture cachés dans la débauche de calories gracieusement offertes. Je parle de la satiété des plus gros des plus riches. La satiété n'existe pas véritablement, ce n'est qu'un concept charnel : notre appétit est en fait sans limite, il n'est qu'inhibé. Il suffit d'oublier sa chair et celle des autres pour ne plus être inhibé, pour aller mâchouiller les vaches à pleines dents directement dans leurs champs. Il n'est pas anodin de manger. Nos aliments, ce sont des vivres.

Vivres

Il y a un lien étonnant entre la braise et la roche. Ces empilements de couches annuelles ou géologiques qui tissent la peau de la terre et qui, arrivés à l'épiderme, craquent en roc comme en charbon. La montagne brûle avec humilité ; il faut de bonnes oreilles pour l'écouter crépiter, et voir les arbres se repaître de ses cendres. L'interface du rocher mise à nue se déploie selon la fibre de bois. La fibre de bois porte les feuilles et les fleurs. Nous sommes un fruit tombé à terre qui a mis ses racines au-dedans. Nous sommes une poche d'eau salée, tombée du milieu marin originel, masse neutre sur laquelle se sont greffés la chair et les os bien visibles.

Il y a tellement de raisons d'être végétarien. D'ailleurs, comment exister sans l'être un peu ? La nourriture est notre première identité, si nous ne trions pas ce que nous mangeons autrement que par une sorte de mystique du corps, comment

pourrions-nous être autre chose qu'un corps et une chair ? Il y a aussi des arguments, basés sur des critères objectifs. Mais un argument est toujours relatif ; je ne suis pas certain qu'il puisse être jamais convaincant :

- critère écologique : l'agriculture intensive, les batteries de poules et de porcs, d'agneaux et de bœufs concentrent certains éléments - chimiques ou biochimiques - hors des limites de digestion organique de l'environnement local, jusque dans l'eutrophisation de la rivière environnante et dans la pollution globale du milieu marin.

- critère logique : jusqu'à dix calories végétales sont nécessaires pour produire une calorie carnée. Ainsi, une calorie de bœuf consommée, c'est dix calories d'agriculture (généralement) intensive pour la fabriquer. Avec une démographie non régulée et une alimentation carnée, même en acceptant la nourriture stéréotypée et l'agriculture intensive, on va droit dans le mur : bientôt, la seule solution, ce sera celle de tuer le problème : la démographie. La seule solution sera bientôt la guerre. Et je ne plaisante qu'à moitié ; on ne plaisante plus quand on a le ventre vide et les mains outillées.

- critère économique : en dehors des dépenses militaires en cas de guerre, il me semble d'ores et déjà économiquement insoutenable de remettre à niveau la qualité de nos eaux et de notre air. Il faudra s'en accommoder. Certes, il n'est pas vraiment objectif de privilégier les arbres et les mammifères plutôt que les chardons et les insectes ; les pollutions actuelles (chimiquement indéniables) peuvent être vues comme une simple variation naturelle (humanité incluse) de la composition de notre environnement. Est-ce une chance pour l'évolution ? C'est l'évolution. Mais pour les animaux sophistiqués à longs cycles de reproduction comme Homo sapiens sapiens, l'évolution rapide et spontanée de leur environnement rendra hors de prix la conservation de leur confort actuel.

- critère éthique : le gâchis de souffrance, majorée et inutile, des animaux. Nous apprenons les choses par mimétisme, notre culture et notre humanité est basée sur la capacité à ressentir ce que notre environnement immédiat ressent (pour le meilleur ou pour l'utiliser). La reconnaissance de cette souffrance est souvent ratée par manque d'attention, ce qui constitue une faute morale. Par exemple,

reconnaître la douleur sourde et muette d'un arbre abattu, d'un souffle coupé. A minima, il faudrait assumer et tuer soi-même les animaux qu'on mange. Réaliser que nous tuons des cousins plus ou moins éloignés et savoir les tuer. La connaissance des animaux va avec celle des acides aminés essentiels qui nous constituent, c'est une forme de respect de sa propre chair. Par ailleurs, la viande, c'est un fertilisant : elle pousse à pousser. Tous ces aliments mangés hors saison, en dehors de l'espace et de notre vivre sont autant d'engrais qui saturent notre terre intérieure en nutriments essentiels. En écrasant parfaitement son biodynamisme, notre vin n'a plus aucun caractère.

Bref, il y a tellement de raisons d'être végétarien que cela ne suffit sans doute pas de l'être. Peut-être faut-il tuer des vivres pour achever le sien. Manger un peu de viande, et la manger le mieux possible. La tuer soi-même et être son propre boucher, régulièrement. C'est la seule manière de se rendre digeste, de se pardonner, de comprendre et ressentir la viande, de la faire nôtre. De la viande chère et soignée. Globalement d'ailleurs, la nourriture n'est pas assez chère. On croit en une avancée démocratique mais c'est le contraire, c'est le reste qui devrait être presque gratuit. Le reste n'est pas chair ; ce n'est pas du vivre, c'est du vécu.

La viande et le poisson sont tous deux des poisons : il faut accepter de se soigner, de s'équilibrer avec, à la mesure de notre déséquilibre. Jusqu'à le rendre homéopathique, jusqu'à sa cuisine moléculaire. Pour célébrer le reste, ce qui n'est pas dans l'assiette, hors du cadre culinaire.

Les pandas sont carnivores, car c'est la dentition qui qualifie le régime. Mais ils sont bien végétariens, ils le sont devenus en remontant la forêt il y a quelques millions d'années. Nous aussi nous l'étions il y a bien longtemps. L'idéal serait que le soleil fût notre seul cuisinier. Un végétarisme persévérant pourrait peut-être conduire sur certaines échelles de temps au développement des cellules chlorophylliennes, directement réparties à la surface de notre corps. C'est impensable aujourd'hui, pour de multiples raisons. C'est aussi impensable qu'un investissement sur 100 millions d'années.

Il ne faut pas faire les choses parce qu'elles sont possibles, mais puisqu'elles sont belles. Ce qui est difficile peut être rapidement résolu ; ce qui est impossible demande du temps. Nous avons toute une vie pour apprendre notre appétit.

3.3 *Appétit*

Un de mes premiers souvenirs concerne la tension entre le sommeil et la faim. Peut-être fait-il partie de ces souvenirs reconstitués... mais j'en suis tout de même absolument certain. C'était à une table, à peu près de ma hauteur. De la lumière trop vive en face de moi, légèrement au-dessus, à la place des fenêtres. Ma bouche s'ouvrait, de faim et de sommeil. Mon corps était deux. Le parfum de soupe est apparu lors d'une victoire de longue haleine, entre mon nez et mes paupières. L'assiette creuse était là, remplie de cuillères ; j'en ai avalé tant que j'ai pu, des cuillères, chacune nourrissant mon sommeil et affaiblissant ma faim. Le ventre s'est battu vaillamment, jusque dans mes rêves. Je me suis assoupi dans la soupe.

Parfois, le nourrisson regarde le sein de sa mère avec tendresse ; mais lorsqu'il a faim, il le mord sauvagement, secoue les tétines comme un veau tire le pis et nie la vache. Le nourrisson ne filtre pas son regard : il y laisse voir la violence de la faim, à l'état sauvage. Mis en appétit, il mangerait sa mère ; et c'est d'ailleurs bien ce qu'il fait ; et la mère l'y aide ; elle donne presque sans compter, et parfois davantage. En arrachant la seule chose qu'il avait, le cordon magique, la mère lui fit subir le premier déséquilibre, son plus grand déséquilibre, celui du nombril. Pour limiter la cicatrice, elle applique l'ultime tampon de technologie maternelle : le lait tout-en-un. C'est tout pour lui, c'est du presque déjà lui, et sa croissance initiale n'est rien d'autre que la réorganisation des molécules de lait.

Mais c'est tellement moins bon de boire à la bouche plutôt qu'au ventre... et tellement plus angoissant. Le tampon s'amenuise tous les jours, du placenta au lait, du biberon à la carotte, de la carotte aux fraises : il faut affronter des éléments toujours plus traumatisants, c'est pour cela qu'on fait pousser nos sens, pour

rendre l'environnement plus tiède et plus mou, pour le découper en petits bouts et le mettre à la bouche, le rendre moins étranger, pour qu'il soit toujours un peu plus charnel ; un peu plus nous.

C'est cette mise en bouche qui étalonne tout notre sens, tous nos sens : il faut laisser le nourrisson comme l'adulte mettre en bouche les éléments extérieurs. Les dimensions de nos aliments calibrent l'émotion de nos sens. Au goût de l'orange, on associe directement sa couleur, puis son toucher, peut-être même le son de son épluchage délicat. Lorsque nos sensations ne fonctionnent pas ensemble, ne sont pas cohérentes avec la saveur et l'odeur, il est nécessaire de détailler davantage son regard, son toucher et son ouïe. L'appétit n'est plus seulement de faim, il est aussi de distinction entre les longueurs d'onde et les rugosités. La mélodie d'un aliment se décompose en notes et permet l'harmonie des autres sens. Faire des symphonies de couleurs, comme autant de choix proposés au seul jugement du ventre. Notre ventre comme chef d'orchestre de notre sens, de tous nos sens. La densité de nerfs sur la langue pour nous pousser les bras et les jambes au-dehors. Les fausses notes sont gérées par toujours davantage de sens. Il faut en ingérer beaucoup pour les caler suffisamment, pour que l'explosion harmonique se dépasse en une symphonie, celle de la séparation et de l'unité de nos sens, de nous-mêmes, celle de notre esprit.

ESPRIT

3.4 *Souffle*

*L'empreinte du corps dans l'air matérialisé
Du crâne aux orteils, toute la peau, les poils,
Des membres, du tronc, des coudes,
Le dos des cuisses, le milieu du dos
Le sommet du crâne, les narines
Impactent l'air, sculptent temporairement l'environnement*

*Puis le gommage, les couches impactantes,
Impactées pour la dernière fois,
Retournent vers l'oubli accompagnées
Des effluents du hammam
Concentré de mémoire
Qui se dissout enfin
Et libère les porteurs
D'une partie du poids du passé*

*Enfin, le massage
L'impression, l'imposition systématique des paumes
Concentré d'impact, présence au monde
D'un alter ego qui sculpte la couche profonde
D'une interface mise à nue*

*La page blanche de mon corps
Virginité retrouvée
Du crâne aux orteils
Toute la peau, les poils, des membres, du tronc
Les coudes, le dos des cuisses
Le milieu du dos, le sommet du crâne
Impactés d'empreinte,
Méticuleusement.*

3.5 *Présence*

On prend la terre, on prend les étoiles, on les met dans son ventre et il en ressort un corps. On est quelque part chez soi, une absorption continue par les pieds, par les mains et tous les sens. Il en ressort des pieds, des mains, un ventre et tous les sens. Comme réimprimés à l'envers, avec une trace de part et d'autre de l'interface : l'une diluée dans le monde et l'autre concentrée, gravée à notre surface. Notre surface replie à l'intérieur nos impacts extérieurs, comme un tapis roulant sans fin, un étrange aspirateur.

Je regarde mes pieds. Mes doigts de pieds, grecs. Comme un banc africain, la stabilité garantie par le petit triangle de bois occulté des planches d'appuis. C'est l'édification dans la destruction partielle, dans l'apoptose de la peau située entre mes orteils. Mais pourquoi donc mon gros orteil est-il si gros ? A quel déséquilibre doit-il sa puissance ? Il ne peut que contenir la chute latérale, vers l'intérieur, entre mes jambes. J'ai tout de même peu de chance d'y tomber, non ? A moins que... l'autre pied ne vienne à manquer. Si pour une raison quelconque, le pied opposé s'absentait, mon gros orteil pourrait effectivement le remplacer, et cela justifierait sa taille. Mais pourquoi diable manquerait-il ? Pour équilibrer le sol sur mon corps en le saisissant par les pieds, même lorsqu'il n'y en a plus qu'un, même en marche, en déséquilibre dynamique.

Je regarde mes mains. Mes doigts, un peu tordus. Des mains plutôt carpées, des doigts pas particulièrement fins. De la même manière que les gros orteils, les pouces jouent bien le rôle d'une petite main opposée intégrée en chacune. Et ainsi, ils permettent la préhension, l'équilibre de l'objet à soi. Ce serait moins pratique de saisir à deux mains plates. Ce repliement sur soi, cette intégration en soi de l'opposé en petite proportion, c'est cela qui permet la préhension du sol, l'équilibre du sujet puis celle de l'objet.

Les mains trahissent le monde, elles le pénètrent mécaniquement parlant. Le reste du corps ne sert qu'à les alimenter en oxygène, en sucre et en mouvement. Les traces de mes pieds sur le monde sont celles de mon corps ; mes traces spirituelles sont presque exclusivement manuelles. Mes mains constituent en quelque sorte le medium, le contact physique quasi exclusif entre moi et le monde. Dans l'imposition ou dans la préhension, les mains sont l'empreinte négative de mon monde.

Et pourtant, lorsque je les regarde de près je n'y comprends rien. Je ne les reconnais pas, moi. Il y a toute une série de ridules ridicules qui ne me dit rien qui vaille. Il y a tout ce monde digital qui m'est propre, qui décrit mon identité et qui décrit ce qui m'entoure, l'interface entre moi et non moi : exactement là où je semblerais être. Et pourtant je ne vois que l'inconnu, je ne reconnais rien de moi. Les vallées, les bosses et les cicatrices, les plis des articulations, la marque des tendons... quelle grammaire inventer pour me faire respirer ?

3.6 *Sens*

Sans même connaître la surface de mes mains, comment pourrais-je espérer en connaître l'intérieur ? Quelle est la communication ? Et pourquoi tant de plis, cette rugosité comme une longueur d'onde étroite qui permettrait de localiser une particule. Ce sont ces fins replis digitaux qui permettent un équilibre subtil. Ils ne saisissent pas l'objet, ils saisissent sa longueur d'onde et sa rugosité. A l'échelle inférieure. Je peux toucher. Toucher l'air ou bien l'eau, le long du bois et de la pierre Toucher ma main. Toucher mon pied. Me toucher. Jusqu'à toucher le reste. Jusqu'à toucher la main de l'autre et son pied. Alors des vibrations se mettent en branle ; je les sens résonner parfois. Le massage est un message d'amour, nu devant le monde. Dans la position de la prière ou de la méditation, je sens la chaleur qui s'en dégage. Un événement pourrait se produire. Moi qui serais un peu moins loin de moi. Mais le toucher s'éloigne l'instant d'après, l'interface se délite, elle se délite sans cesse. Sur tout le corps. L'homme est une grande muqueuse ; il recouvre l'ensemble de son corps de transpiration. Les cellules sont continuellement renouvelées, elles se transforment en poussière et remplissent bientôt nos sacs d'aspirateur. Nous aspirons notre mémoire, ce qui nous a touchés de l'intérieur... les ménagères du monde nettoient les empreintes de notre spiritualité.

Comme le toucher, la vue est un contact plutôt extérieur. Elle découpe les longueurs d'onde et les photons de tout un champ de vision. Elle équilibre tous les objets qui se présentent aux yeux ; statique ou dynamique, ils sont saisis dans l'instant, pétrifié. La vision ne laisse gigoter qu'à une certaine distance, dans sa toile d'araignée. C'est le plus redoutable de nos sens. Il prend presque tout ; il saisit presque aussi loin que saisir peut avoir une signification. Mais le regard trahit ; tout ce qui est ingurgité par les yeux en ressort par le regard.

L'ouïe est le contact intérieur, immédiat. A la débauche d'analyse de la vue, répond l'étrange écho du son. Il nous ramène dans le monde. La vue sépare presque irrémédiablement le soi du monde, le son nous y replonge sans solution, en

conscience est la seconde lecture, celle du corps par le cerveau. En changeant d'échelle, la conscience serait une clef de lecture de la nature elle-même. Inversement, elle serait l'extension de l'esprit dans la chair, un appétit de chair et d'os, de pieds et de mains.

Le cerveau utilise-t-il vraiment le corps pour faire ses calculs ? Il y a une corrélation indéniable, entre la position du corps et le déroulement de la réflexion. La conscience suit le mouvement ou la statique du corps, en train de déféquer ou de manger, à jeun ou repu, avant ou après l'amour, pendant l'amour ou dans le hammam... Mais plus précisément, lorsqu'un de mes pieds se pose sur un contraste coloré, l'autre ressent comme un manque qui me pousse inconsciemment, et le tire consciemment, à s'équilibrer sur un contraste similaire. De même, chaque main souhaite saisir ce que l'autre a touché. Une main n'est pourtant pas directement concernée par l'autre ; c'est comme si le cerveau lui avait confiée un sous-calcul. Mais plus encore, pour l'aboutissement d'un calcul, pour une vraie conviction, c'est bien au ventre qu'il faut s'adresser. Le ventre est un système complexe et subtil ; il y a tout intérêt à l'utiliser surtout lorsqu'il est vide et disponible. Finalement, il me semble que c'est la conformation gastrique qui tranche.

Le cerveau est composé de deux hémisphères, chacun doté d'un gros orteil, capable de remplacer l'autre sans qu'il en ait besoin a priori. Mais a posteriori il permet la marche dynamique, la glisse harmonique, d'un hémisphère à l'autre, en coulant le long des chemins de signification ; désormais, il marche seul, il se fait alimenter en oxygène et en glucose, en sens et en lui-même. Chaque hémisphère est une fractale de plis, de replis des quatre premiers sens. Chacun est capable de saisir l'objet entre des doigts logiques, scientifiques, analytiques, objectifs, qui me coupent du reste comme le passé du futur ; et un pouce intuitif, artistique, synthétique, subjectif qui me lie à l'instant présent. Ou le contraire et l'inverse à la fois. Le concept est finalement saisi entre un sujet et un objet, en parallèle et en série ; on finit par se regarder soi-même dans ce fatras de replis. Localiser l'extérieur, c'est

focaliser l'intérieur. Une étrange frontière glisse et règne entre le monde et moi, une étrange signature repliée de diverses modalités.

Le neurone, comme tout le reste, cherche uniquement l'équilibre, les meilleurs appuis de son milieu. Ses dendrites et ses terminaisons sont des branches et des racines qui le soutiennent en terre et en l'air ; comme les mots servent de supports à notre toile d'araignée, ils s'agencent au fur et à mesure de la force du vent et de la densité d'insectes. Le neurone est un animal aux aguets qui ne voit le monde que sur sa toile électrique, il cherche à équilibrer le monde projeté en lui sous la forme de Potentiel d'Action au sein d'une masse neutre mais non nulle, une masse noire. PA or not PA ? Pour se décider sur cette question en soi indécidable, il faut faire appel à un groupe. Peut-être est-ce celui que les neurosciences nomment les neurones miroirs. Apparemment, ces derniers pourraient simuler le fonctionnement des autres. Mon hémisphère gauche est tenté de voir en eux le sommet d'une hiérarchie. Mon hémisphère droit me souffle qu'il n'y a que des neurones miroirs : à force d'imiter, tous imitent désormais leur propre fonctionnement. Ils se réfléchissent les uns les autres, avec une légère brisure de symétrie, un petit droit de veto en fonction de sa position : ensemble, ils forment une figure fractale légèrement nuancée de points de vue. Chaque point de vue attire celui des autres. Si, localement, l'intégration dans le temps du potentiel électrique dépasse une valeur critique, alors émerge une branche ou une architecture, un nouveau son, une ébauche de mot, un chiffre.

CONCLUSION

La quaternité appréhende les choses par une double opposition intriquée. La tension qui en résulte ouvre un espace contingent. Il s'agit justement de localiser ces espaces et de s'y prononcer, d'en dresser une carte comme une boussole, et de colorer les sens retenus même s'ils sont indécidables. Cette carte-boussole a quelque chose d'un Rubik's Cube : les paragraphes de mon essai peuvent être retournés, inversés, contournés, pervertis... jusqu'à obtenir un joyeux mélange de couleurs, propre à chaque lecteur et auteur.

J'ai en fait proposé ma propre conformation, projeté dans les pages qui précèdent sur la face de l'*Être*. Cette face est à la fois la plus mystique et la plus terre à terre du cahier *Intuition*. Chaque paragraphe est une lutte entre ma mauvaise foi (mon besoin d'objectivité) et une intuition sincère. Je dois partager juste ce qu'il faut de mon histoire pour éclairer le message que je porte. Et cela comporte certes un beau danger.

Je ne suis moi-même pas encore capable de faire une synthèse d'*Être*. Ce serait comme résoudre une face de Rubik's cube, tandis je peine toujours à manipuler et présenter les articulations d'un concept, d'une intuition qui me dépasse.

Quant à la résolution du cube, il n'est pas garanti qu'elle soit possible. Elle me semble tout à fait hors de portée d'un individu isolé : pour se donner une chance d'y arriver, il faudrait sans doute un groupe de chercheurs transdisciplinaires bien armés.